

*Ab l'angoisse de la page blanche...*

*GOOD HEIDI Production*  
*présente*

*Enfin un nouvel auteur suisse...*

OLIVIER RIGOT

UN HOMME  
SOUS EMPRISE

ROMAN

**GOOD HEIDI Production**

3 bis, Cours des Bastions  
1205 Genève · Suisse

#### *NOTE DE L'AUTEUR*

*Un homme sous emprise est un thriller des sentiments masculins. L'histoire d'un libertin qui n'arrive pas à s'affranchir de l'unique passion amoureuse qu'il a connue dans sa vie. J'ai voulu écrire un roman moderne sur les relations humaines, l'indépendance des femmes, la place des sentiments dans un monde compétitif où les ambitions professionnelles ont pris, depuis longtemps, le pas sur le grand amour.*

*Les histoires d'A*

*Les histoires d'amour*

*Les histoires d'amour finissent mal*

*Les histoires d'amour finissent mal en général*

*Les Rita Mitsouko*

## CHAPITRE 1

Le ciel déroulait lentement sa tenture bleu nuit au-dessus de Paris, l'atmosphère devenait pesante, l'air suffocant. Michel alla ouvrir la fenêtre.

- L'orage approche.

- Ils l'ont annoncé ce matin à la radio.

Les yeux rivés sur son écran, Isabelle dessinait des arabesques sur le petit tapis de mousse rose, les doigts crispés sur sa souris. Il l'observa à la dérobée. Elle étrennait une nouvelle coupe de cheveux, pas forcément une réussite, ça manquait de volume. Il s'abstint de tout commentaire. Il émanait d'elle une douceur que l'âge n'avait pas encore altérée. Cette fraîcheur provenait, peut-être,

de son petit nez en trompette ou de ses grands yeux couleur noisette.

Elle était entrée dans l'agence comme apprentie, il lui avait appris les rudiments du métier. Dix ans qu'ils collaboraient.

Il se remit au travail et scruta sous tous les angles le fruit de semaines de travail et de réflexions : l'ébauche d'un boîtier de montre. Il ne fallait pas se tromper, il avait réussi à décrocher un mandat pour dessiner une montre de luxe, un contrat signé avec l'une des plus grandes marques horlogères de la planète.

Michel sentit sa veine temporale frapper avec violence contre son crâne, signe d'anxiété et de tension, il jeta un coup d'œil en direction d'Isabelle, toujours concentrée sur son travail.

Il changea de session d'écran, lança Internet, la page d'accueil s'afficha. Il entra son mot de passe et accéda à sa messagerie personnelle, il relut le message posté la veille :

« Suis libre demain, je me languis de ton corps, lieu et heure habituels, te confirme demain, bises sur les moindres parcelles de ton corps, Carole ».

Il était quatre heures de l'après-midi et Carole n'avait toujours pas donné de ses nouvelles. Il reprit sa loupe et inspecta pour la énième fois le prototype. Il le reposa sur sa table de travail et prit quelques notes sur un grand bloc de papier.

- Je pense que la lunette est trop étroite d'un demi-millimètre...

- Peut-être.

Le commentaire laconique de son assistante le surprit, il leva les yeux, elle continuait de travailler, imperturbable.

Il saisit la pièce avec précaution, à la recherche d'un éventuel défaut, il devrait émaner de cet objet de luxe, de l'harmonie, de l'originalité et surtout beaucoup de sensualité. Il rejeta la tête en arrière, ferma les yeux, plaqua ses deux mains sur son crâne, tira en arrière ses cheveux. Pendant quelques instants, il demeura immobile dans cette posture ; sa gestuelle habituelle quand il était en panne d'inspiration.

Isabelle leva la tête, l'observa un instant puis reprit son travail.

Elle pouvait passer des journées entières devant son écran, un petit génie de la création numérique. Michel avait appris son métier à l'ancienne, un crayon à la main et une feuille blanche, il n'envisageait pas d'évoluer. Il aimait sentir le contact physique, quasi charnel, du papier qui résiste à la mine de crayon, avant de s'incurver sous la pression.

La lumière naturelle de cette fin de journée qui baignait la pièce d'un éclat uniforme disparut subitement, plongeant l'atelier dans la pénombre.

Il leva les yeux ; à travers la verrière, il aperçut les derniers rayons du soleil engloutis par la masse compacte

d'une armée de nuages noirs, les premiers éclairs zébraient le ciel à l'ouest de la capitale.

- Le feu d'artifice va commencer, nous serons aux premières loges.

Isabelle consentit enfin à lever la tête, observa le ciel et sourit, les traits un peu tendus, les yeux rougis par les heures passées devant l'écran.

- Sur quoi travailles-tu ?

- Le cadran.

Il se leva, prit le temps de s'étirer, contourna son bureau et s'approcha de celui de son assistante.

Il prit appui avec ses deux mains sur ses épaules et se pencha en avant, humant au passage l'odeur encore présente de son shampoing.

Elle tressaillit légèrement, il retira ses mains.

- Pas mal !

- Ça n'a pas l'air de te plaire.

- Je n'ai pas dit ça, il doit y avoir un problème avec les proportions.

- Tu crois ?

- As-tu appliqué le Modulor du Corbusier ?

- Non.

Il sourit, il avait trouvé la faille.

- Combien de fois t'ai-je dit de te référer à la mère des proportions : le nombre d'or, ce chiffre incarne la perfection.

Ses yeux prirent un éclat quasi mystique, son regard se perdit dans le vide.

- Qu'il s'agisse d'un objet, d'une sculpture ou d'une peinture, tous les grands créateurs, de Léonard De Vinci à Dali en passant par Le Corbusier, l'ont intégré dans leur œuvre. C'est également valable pour le cadran.

Elle afficha la mine d'une collégienne, dépitée de décevoir le maître qu'elle admire.

- Je t'aiderai, c'est certainement l'obstacle le plus difficile que nous aurons à franchir si nous voulons marquer un grand coup avec cette montre. Place-la au poignet d'un modèle avec ce cadran !

Isabelle reprit des couleurs, encouragée par son ton conciliant.

Elle pianota sur son écran, une mosaïque de visages féminins s'afficha sur l'écran.

- Laquelle préfères-tu ?

Michel n'hésita pas longtemps.

- Celle-là.

L'image d'une femme, d'origine eurasienne, incarnant l'élégance et la féminité apparut en pleine page sur l'écran. Isabelle effectua quelques mouvements habiles avec sa souris. Après plusieurs clics, le mannequin virtuel posait dans un décor luxueux de maison de maître, la montre mise en évidence à son poignet.

- Ça te convient ?

Michel ne répondit pas, perdu dans ses pensées.

- Pourquoi choisis-tu toujours le même style de modèle ?



Imperturbable, il fixait l'image sur l'écran.

Isabelle se leva, saisit sur une étagère un flacon de verre, représentant un buste féminin et le posa sur la table.

- Tu ne trouves pas qu'il y a une ressemblance certaine entre les deux visages ?

Le designer saisit délicatement la bouteille de parfum et se dirigea vers l'étagère

- C'est la quintessence de la féminité, lâcha-t-il d'une voix douce.

Isabelle suivit Michel des yeux, hésita un instant avant d'appuyer délicatement sur la touche « *delete* », l'image disparut de l'écran.

Michel, après avoir reposé l'objet en verre à sa place habituelle, se dirigea vers la fenêtre, son regard plana au-dessus des toits de Paris ; de grosses gouttes de pluie frappaient avec violence la verrière, avant de se regrouper, de former une myriade de petits ruisseaux et disparaître, aspirées par la gouttière.

Il s'approcha d'un tableau moderne qui ornait l'un des murs et l'observa en silence.

Un bip signala un message.

Carole confirmait.

Il fit mine de jeter un coup d'œil à sa montre.

- Merde ? J'avais oublié, j'ai un rendez-vous à l'autre bout de la ville.

Elle s'était replongée dans le travail ; seuls quelques

clics de souris troublaient la quiétude retrouvée du lieu, l'orage était passé.

- Tu n'aurais pas vu mes clés de voiture ?

Elle leva les yeux en direction de son bureau, situé en face du sien, encombré de papiers.

- Elles sont peut-être sous la pile de courrier que tu aurais dû signer avant de partir.

Il tournait en rond dans le bureau, un loft de deux cents mètres carrés sous les toits de Paris, beaucoup trop grand pour deux collaborateurs.

- Tu cherches encore quelque chose ?

- Oui, mon portable.

- Il est sûrement caché quelque part, avec les clés répondit-elle d'un air distrait en se remettant à pianoter sur son clavier d'ordinateur.

Il décrocha le téléphone de son bureau, composa un numéro, une salsa endiablée se fit entendre, en provenance du fond du couloir.

- Je l'avais laissé aux toilettes.

- J'en étais sûre.

Il piqua un sprint en direction des lavabos.

Il attrapa sa veste, saisit Isabelle par les épaules et lui baisa délicatement le front.

Elle hésita, il était déjà sur le pas de la porte.

- Michel !... Et le dossier *Provencia* ?

- On verra demain. Tu te fais trop de soucis, ma petite Isa.

- Il faut bien que l'un des deux s'en fasse.

Un geste évanescant de Michel clôtura la discussion.

Il referma délicatement la porte, longea les long couloirs, repeints récemment en blanc cassé, quasi clinique, et s'approcha du monte-charge. Le voyant rouge restait désespérément allumé, coincé au premier étage. Par la fenêtre, il aperçut des fumerolles de vapeur d'eau qui s'échappaient du macadam surchauffé, se contorsionnaient au-dessus du sol avant de disparaître, le soleil tentait une timide apparition au ras de l'horizon.

Lassé d'attendre, Il dévala quatre à quatre les escaliers de l'immeuble, situé au cœur du Sentier, vestige d'une ère industrielle révolue. Il regroupait aujourd'hui toutes sortes de corps de métiers qui se croisaient parfois dans les couloirs ; de l'artisan de quartier pressé à l'artiste en mal d'inspiration. C'était le prix à payer pour s'offrir une telle surface à un prix abordable, en plein Paris. Il retrouva enfin sa Mini Cooper au troisième sous-sol. La voix limpide et envoûtante de *Katie Melua* prit possession de l'espace confiné, il fredonna : « *piece by piece* »... « *piece by piece* », ses doigts pianotaient contre le volant garni de cuir, au rythme de la musique, il commençait à se détendre après une journée harassante.

Il s'engagea dans la circulation, ses pensées suivaient les courbes de Carole, s'attardant sur ses zones sensibles, les corps collés, le visage plongé dans sa chevelure. Le souvenir de son parfum capiteux et de la texture soyeuse de sa peau l'émoustilla. Le désir montait.

## CHAPITRE 2

- Tu penses que je devrais quitter mon mari ?

- Pourquoi cette question ?

- Quand on n'aime plus, il faut partir...

La voix était douce, calme, détachée. Ils venaient de faire l'amour, s'étaient donnés généreusement ; les deux amants avaient appris à se connaître avec le temps. La chambre d'hôtel, aseptisée et fonctionnelle, était sens dessus dessous, les habits éparpillés aux quatre coins de la pièce. Michel avait déjà entrepris Carole dans l'ascenseur, elle aimait être surprise, la jupe relevée. Michel gardait toujours un doigt sur le bouton de fermeture des portes, lui ça ne l'excitait pas du tout. Une fois la porte de la chambre refermée, il avait coincé Carole contre un mur et l'avait prise à la hussarde, ça l'amusait de lui faire l'amour

debout ; son petit côté sadique, elle beaucoup moins, elle avait besoin d'être étendue pour se laisser complètement aller au plaisir. Il lui avait arraché quand même un court orgasme avant de la déposer sur le lit, prenant le temps de la caresser, de l'embrasser et de la tenir longtemps au bord de l'extase, elle s'était abandonnée avec volupté.

Michel émergeait de la torpeur dans laquelle l'avait plongé la décharge d'hormones, esprit et corps détendus, flottant à la limite de la conscience, instants privilégiés qu'il aimait prolonger le plus longtemps possible. Il n'avait aucune envie d'aborder les questions existentielles.

La nuit était tombée, la lumière des néons de l'enseigne de l'hôtel, filtrée par les lamelles du store à moitié baissé, baignait la pièce de couleurs psychédéliques alternant du mauve au bleu pastel en passant par le vert, les trois couleurs du logo de la chaîne qui essaimait sa marque aux quatre coins de la France. Simple, fonctionnel, propre, un minimum de personnel qui ne posait pas de questions, le lieu convenait parfaitement aux ébats d'un couple illégitime.

- Ce n'est pas une décision à prendre à la légère. Tu sais ce que tu quittes, pas forcément ce que tu trouveras.

Elle réfléchit un instant.

- J'ai envie de partir, Michel, refaire ma vie, j'ai ...

Elle se blottit contre lui.

- J'ai envie d'aspirer la vie à pleins poumons, d'être heureuse, tout simplement.

Couché sur le ventre, la tête enfouie dans les oreillers, il lui caressait machinalement le contour des seins, l'esprit absent.

Il aimait câliner longuement le corps de cette femme, ressentir son grain de peau sous ses mains, humer son parfum naturel, goûter à sa sensualité, la sentir frémir. Il s'interdisait d'en éprouver davantage.

- Si ton mari te trompait, tu réagiras comment ?

Elle ne répondit pas.

- Dans la vie, on ne peut être sûr de rien, c'est ce qui en fait son sel. Ton mari voyage beaucoup, fréquente les hôtels de luxe de la planète, il doit faire des rencontres faciles.

Il enfonçait le clou.

Elle écarta violemment ses doigts qui s'attardaient sur ses tétons.

- Arrête, tu m'irrites ! Tu éludes toujours les questions sérieuses.

Il retira sa main.

- N'empêche, je devrais le quitter.

- Tu crois que tu serais plus heureuse ?

- Avec toi, oui.

Il se redressa sur son séant, sa veine temporale frappait son crâne, la douleur lui arracha un petit cri. Il rejeta la tête en arrière, ferma les yeux, plaqua ses deux mains sur son crâne, tirant en arrière ses cheveux, inspira profondément.

- Pas si vite Carole, je te rappelle que nous sommes des « *sex friends* », pas de sentiments entre nous. Les règles étaient claires depuis le début.

Il grommela quelque chose d'inintelligible.

Elle ne chercha pas à comprendre.

Il se leva, tourna en rond dans la pièce à la recherche d'une serviette de bains dont il se ceignit les reins dans un élan de pudeur incongrue.

Il n'osait croiser son regard.

Elle était couchée sur le dos, les cheveux en bataille, un sein dépassant négligemment du drap, la tête tournée en direction du plafond.

- Tu me connais un peu Carole, non ?

Elle ne répondit rien.

Il jeta un rapide coup d'œil en direction de son amante, détourna la tête, s'absorba dans la contemplation des voitures alignées au cordeau dans le parking de l'hôtel.

Il avait joué un jeu dangereux avec Carole, le site Internet sur lequel il l'avait rencontrée promettait du sexe sans sentiments. Il n'aurait pas dû la revoir plus de deux ou trois fois.

Il l'observa.

Ses beaux yeux bleus avaient perdu leur éclat, un peu de Rimmel avait coulé sous ses paupières emportant les aspirations brisées de la jeune femme.

L'atmosphère moite de la chambre le prit à la gorge.

Il tourna la tête.

Il n'avait aucune intention de partager sa vie avec elle. Il avait perdu ses illusions sur l'amour depuis longtemps.

Michel se recoucha lentement, hésita, posa sa main sur le ventre de Carole, elle se tourna du côté de la fenêtre, il éprouva un tressaillement qui n'avait rien d'un orgasme, il retira sa main, la tête alourdie de quelques vagues regrets ou remords. L'image d'une fleur se fanant lui traversa l'esprit. Il n'avait pas voulu la blesser, elle devait en ce moment ravalier ses larmes. Carole était tombée dans le piège, progressivement, elle s'était mise à rêver d'une autre relation.

- Je suis désolée Michel, on n'en parlera plus, je te le promets. Sa voix vibrait d'un léger trémolo qu'elle était incapable de maîtriser.

Il se retourna, colla son corps contre son dos, sa main gauche enserrant sa taille, il embrassa sa chevelure blonde.

- Dors un moment !

Il sentit son corps se détendre progressivement et s'abandonner au sommeil. Il en profita pour se rhabiller en silence et s'éclipsa discrètement.

Ce n'était pas ce soir qu'il allait passer la nuit avec une femme.

Il fuyait, comme d'habitude.

## CHAPITRE 3

Michel roulait les fenêtres ouvertes, la température était encore douce malgré l'orage de l'après-midi. L'été indien se prolongeait, une arrière-saison agréable à Paris. Les terrasses étaient noires de monde, les bars refoulaient leurs clients sur les trottoirs ; un verre à la main ; des couples se formaient, il régnait une atmosphère d'euphorie, avant que l'hiver n'établisse ses quartiers.

Michel n'avait pas sommeil, un désagréable sentiment de culpabilité d'avoir blessé Carole le poursuivait, il connaissait trop bien et depuis trop longtemps cette sensation. Il saisit l'occasion de partager, au milieu d'inconnus, cette parenthèse offerte par la nature pour oublier l'image d'une femme abandonnée dans une chambre d'un hôtel de banlieue. Il gara sa voiture le long

des quais de la Seine et déambula dans le quartier latin. Il s'arrêta, prit un whisky au coin d'un bar, observa la foule, quelques jolies filles attirèrent son attention. Il entra dans une brasserie, le maître d'hôtel lui trouva une table entre deux couples en pleine discussion. Le vacarme était assourdissant, il brancha son iPod et entra dans l'univers d'*Aretha Franklin*.

L'esprit, ballotté par la musique, s'égaillait au gré des souvenirs. Un visage, aux contours diffus, s'affina progressivement, devint plus présent, insistant ; il tournait en boucle dans sa tête, revenait régulièrement depuis quelques jours, il avait pourtant essayé de s'en débarrasser. Il sortit de sa poche le petit carnet de croquis qui ne le quittait jamais et se mit à le feuilleter distraitement. Ses dernières idées de création y étaient consignées, dessins agrémentés de commentaires techniques. Il le posa sur un coin de table, écarta les couverts, retourna le set de table en papier et se mit à dessiner. Le crayon gras courrait sur le papier, quelques traits esquissés d'un geste sûr, une silhouette apparut, il recommença dans le coin opposé jusqu'à ce que le carré de papier soit couvert de portraits de femmes. Apparemment peu satisfait du résultat, il déchira le napperon. Il commanda une série de carrés de papier et recommença ; ses voisins de table jetaient de temps en temps un coup d'oeil furtif sur ses esquisses. Le trait s'affinait, un visage émergea progressivement sous le cheminement contrôlé du crayon sur le papier;

deux yeux en amande donnaient au regard une certaine mélancolie ou alors, peut-être, une infinie tristesse. De temps en temps, Michel levait la tête à la recherche d'inspiration, d'un souvenir logé au plus profond de sa mémoire, le crayon, en suspens au-dessus de la page blanche, évoluait dans l'air, traçant des arabesques avant de replonger, de griffer le papier de petits mouvements secs et rapides. Il avala son repas en quelques bouchées et reprit son travail. Le crayon continuait de glisser sur le papier, pas vraiment conçu pour le dessin, les portraits se déclinaient en une multitude d'infimes variantes. Il plia soigneusement le dernier carré de papier, le glissa dans la poche intérieure de son veston et déchira le reste qu'il laissa en tas sur la table.

L'odeur du macadam l'accueillit à la sortie du restaurant et lui rappela l'orage de l'après-midi ; il se faufila au milieu d'une foule qui commençait à se clairsemer, traversa les carrefours sans prêter attention à la signalisation lumineuse, franchit la Seine et marcha d'un bon pas en direction des anciennes halles. Il dépassa le musée Beaubourg, s'engagea sans hésiter dans une succession de petites rues avant de marquer un temps d'arrêt devant une ruelle mal éclairée ; seuls quelques néons épars jetaient sur le pavé des éclats de lumière multicolores. Il plongea dans la venelle, la vie nocturne avait évolué avec le temps, les bars de jazz d'une époque révolue, s'étaient recyclés. Il croisa quelques hommes

pressés. Il marchait rapidement, la tête engoncée dans le col relevé de son blazer, il était tard, une petite pluie fine s'était mise à tomber lui caressant le visage à intervalles réguliers sous les bourrasques de vent, il longea les immeubles pour tenter de trouver un abri éphémère sous les avant-toits. Lorsqu'il se faisait racoler, il émettait un vague sourire, un geste discret déclinant l'invitation ou une parole polie totalement désuète du genre : « non merci, Madame ». Il n'avait conservé que des souvenirs glauques des quelques aventures qu'il avait connues dans sa jeunesse dans le monde du sexe tarifé. Mal à l'aise, il avait envie de faire demi-tour, il avait hâte de rentrer chez lui, marchait au milieu de la rue, la tête baissée, évitant de croiser le regard des prostituées.

La pluie insistait ; des rafales de gouttes fines, aiguisées comme des pointes métalliques, le frappaient à l'horizontale. Il releva la tête pour éviter de se faire écraser par un scooter et soudain il l'aperçut ; la jeune femme se tenait immobile, à l'abri de la pluie, sous une porte cochère. Il se figea, elle lui adressa un sourire timide. C'était bien la fille qu'il avait croisée quelques jours auparavant, au même endroit ; elle portait un imperméable blanc, cintré à la taille, des chaussures à hauts talons, de couleur rouge, bon marché, vulgaires. Elle s'approcha de lui ; d'un geste délicat, fit sauter les premiers boutons de son imper, mettant maladroitement en évidence les courbes de sa poitrine. Elle était menue.

Michel s'attarda sur les traits de son visage, ils étaient fins, des yeux de braise, des lèvres légèrement charnues, une peau mate, de longs cheveux noirs. Elle devait être eurasienne ; elle remarqua son trouble, puis d'un air indifférent, elle ajusta sa tenue, lissa sa chevelure d'un geste ample et se dirigea, d'une démarche chaloupée, vers le bar situé à quelques mètres,.

Il resta immobile, les pieds ancrés dans les pavés, les yeux fixés sur la porte du bar. La douleur familière, fulgurante traversa de part en part son cerveau, sa veine temporale battait à tout rompre, lâchant des décharges électriques à intervalles réguliers, il dut prendre appui d'une main contre un mur, se massant énergiquement la tête de l'autre pour ne pas tomber. Lorsqu'il avait aperçu cette fille la première fois, il n'y avait pas vraiment prêté attention ; ce n'est que quelques jours plus tard, qu'il prit conscience que l'image de cette jeune femme s'était imprimée dans son cerveau. Il tira le morceau de papier de sa poche et le contempla longuement. La ressemblance entre le croquis qu'il avait esquissé dans le restaurant durant la soirée et le visage de la prostituée croisée quelques instants auparavant sur le trottoir était presque parfaite. Troublé, Il resta longtemps immobile à fixer l'entrée du bar dans lequel la jeune eurasienne s'était engouffrée : *The Blue Moon Bar*. Quelques images surgirent du passé, l'expression des traits, cet endroit précis, vingt ans auparavant, cette démarche.

Une voix rauque le tira de sa torpeur, une fille lui proposait d'atteindre le nirvana terrestre pour une modique somme d'argent.

Il s'éloigna d'un pas mal assuré, retrouva avec soulagement l'animation des Grands Boulevards et accéléra le pas en direction du Faubourg-Montmartre pour retrouver au plus vite la quiétude rassurante de son appartement.

Chez lui, la porte à peine refermée, Michel sortit le croquis de sa poche intérieure, le déplia et le posa sur la table du salon. Il alla chercher un grand cahier noir aux rebords épais, vierge, brancha la stéréo au hasard ; à l'écoute de la voix familière de *Stacey Kent*, il se détendit.

Il était en permanence à la recherche de nouvelles sonorités de chanteuses dont la texture vocale, au timbre si particulier, le transportait et l'émouvait. En quelque sorte, c'étaient les seules présences féminines qu'il admettait dans son appartement, il ne ramenait jamais de femmes chez lui, les rencontrait dans un lieu neutre et finissait toujours la nuit, seul.

Il s'enfonça dans le canapé, entouré du halo apaisant de la musique, le cahier sur les genoux, il se mit à dessiner.

Toujours le même visage.

## CHAPITRE 4

Un stratus épais enveloppait Paris, l'automne déployait sa grisaille. Le dossier basculé en arrière, les pieds en équilibre sur son bureau, une grande tasse à café, posée sur l'accoudoir ; Michel était plongé dans la lecture des journaux gratuits du matin.

- Je ne veux pas te stresser, Michel, mais on a une charrette, tu dois présenter le dossier *Provencia* dans trois jours.

- Déjà, je croyais que la séance avait été planifiée pour la semaine prochaine.

- La Dupuis a avancé le meeting.

Il replia consciencieusement son journal avant de le jeter dans la corbeille.

- Ça ne nous laisse pas beaucoup de temps pour

peaufiner le dossier.

- On va même y passer le week-end ; j'espère que tu n'as pas prévu de petites sauteries.

Il lui jeta un regard noir, alluma son ordinateur.

- Je préférerais travailler avec le père, sa fille me met mal à l'aise. Je l'enverrais volontiers balader.

- On ne peut pas se payer ce luxe, les cosmétiques Dupuis représentent la moitié de notre chiffre d'affaires.

- Merci de me le rappeler, répondit-il sur un ton sec.

- J'ai retravaillé tous les détails concernant le packaging de leur nouvelle gamme de parfums et cosmétiques. Je dois dire que je suis assez satisfaite. On doit encore bosser sur les présentoirs, les échantillons et la calligraphie du nom : *AVIDE*.

- Je n'arrive pas à cerner cette Florence Dupuis; depuis le décès de son père, elle a écarté de la société tous les autres membres de la famille. Quel visage se cache derrière son masque de femme d'affaires puissante ? C'est peut-être un certain côté masculin qui me dérange.

- Décroche un peu, tu as entendu ce que je t'ai dit, Michel !

Il se leva, se dirigea vers la cuisine, s'arrêta devant le bureau de son assistante avec l'intention de lui proposer un café.

Il saisit une revue qui traînait en évidence sur la table de travail d'Isabelle. Sa photo occupait la page de couverture. Il n'apercevait sur l'image qu'une barbe



poivre et sel naissante ; une idée du photographe du journal. Il s'était empressé de la raser, ça le vieillissait.

- Michel Perret, nommé designer de l'année, c'est le début de la consécration, ça devrait flatter ton ego, non ?

Il contempla le flacon de parfum vide, qui se trouvait à sa place habituelle sur une étagère, entouré d'objets créés par le cabinet de design. L'objet de verre représentant un buste de femme lui avait valu sa nomination. Le visage ressemblait à ceux qu'il avait couchés toute la soirée sur ses carnets de croquis.

- Je n'ai pas vocation à devenir une star.

Il jeta, d'un geste désinvolte, le magazine *Harper's Design* sur le bureau de son assistante.

- On a du boulot, on ne va pas passer la journée à philosopher.

Ils se mirent au travail, il avait besoin pour créer, de se sentir sous pression, harcelé par la contrainte du temps. Les journées allaient s'enchaîner avec à la clé beaucoup de café et peu de sommeil.

Il brancha l'imprimante produisant des objets en trois dimensions, merveille de la technologie et coûtant une petite fortune et s'assura qu'il y avait suffisamment de résine pour élaborer les objets qu'ils allaient présenter à leur cliente.

## CHAPITRE 5

La voix grave et légèrement rauque de *Diana Krall* vibrait contre les faïences de la salle de bains donnant au timbre de la chanteuse une résonance métallique. Les yeux mi-clos, barbotant dans sa baignoire, Michel essayait de se détendre. Sur un rythme lent, marqué par quelques notes de piano appuyées et le souffle des balais effleurant la batterie, la voix de la chanteuse de jazz le berçait. Il se laissa glisser dans la baignoire.

Par brides, des images du petit bar de jazz sombre : *The Blue Moon Bar* lui revenaient en mémoire. Il se souvint de ce soir de novembre pluvieux, il avait dix-neuf ans : les artistes à l'étroit sur la petite scène, les serveuses qui allaient et venaient, le rire puissant du trompettiste. Lui, assis, le dos appuyé contre le zinc du comptoir, les yeux

rivés sur la scène faiblement illuminée par une lumière blanche tombant d'un projecteur suspendu au plafond. De la fumée de cigarettes s'échappait des silhouettes immobiles des spectateurs assis au premier rang formant un léger voile de coton autour du piano. Comme dans un vieux film, usé par le temps, quelques taches blanches ou noires couraient sur la pellicule. Cela faisait quelques semaines qu'il flirtait avec Alessandra, ils avaient 18 ans, elle lui avait fait découvrir cet endroit un peu suranné tenu par sa mère, il avait décidé ce soir-là de pousser plus loin le jeu de séduction. Elle s'était absentée quelques instants, s'était rassise à côté de lui, avait sorti de son étui à cigarettes en argent une Marlboro extra longue, il lui avait pris des mains son briquet, avait légèrement frêmi au contact de sa peau et l'avait aidée à allumer sa cigarette, elle avait tiré une longue bouffée en rejetant la tête en arrière. Elle lui avait souri. Elle était belle, il avait saisi son verre posé sur le bar, en avait profité pour se rapprocher et s'approprier une volute de son parfum. Il avait tenté de l'embrasser, elle s'était esquivée, son visage s'était assombri, pas vraiment fâchée. Devant son air interrogateur d'adolescent dépit, Alessandra l'avait pris par la main et emmené à l'extérieur. Sous une porte cochère, au froid, à l'abri du crachin insistant, elle lui avait appris qu'elle sortait avec un homme beaucoup plus âgé ; il comprit qu'il était riche, qu'il voyageait beaucoup, vivait épisodiquement à Paris. La voix de la jeune femme

était calme, douce ; il écoutait en silence. Une demi-heure plus tard, transie par le froid, elle lui effleura du plat de la main d'un geste affectueux le visage, effaçant une trace d'humidité. Ils rentrèrent et passèrent le reste de la soirée à écouter la musique en silence. Michel ouvrit les yeux, aperçut le croquis posé sur le rebord de la baignoire, le prit délicatement et le scruta longuement. Il sentit les battements de son cœur s'accélérer ; la similitude entre le portrait de la jeune prostituée racolant devant *The Blue Moon Bar* et le visage d'Alessandra dont il avait conservé le souvenir était troublante : la bouche, les cheveux, l'éclat des yeux, l'expression du visage jusqu'à la démarche.

Il traversait régulièrement ce quartier, proche de son domicile et de son bureau, où il avait connu ses premières sorties dans les bars et les boîtes de nuit, cette période particulière entre l'adolescence et l'âge adulte, marquée par les doutes, les ambitions démesurées, les projets de vie, les amours, les espoirs déçus et les souffrances. Il revivait avec nostalgie les instants de bonheur qu'il avait goûtés en compagnie d'Alessandra. Cette apparition, des années après, à proximité du bar de jazz qu'il fréquentait dans sa jeunesse, le plongeait dans un malaise profond. Il tentait de reconstituer un puzzle dont les pièces lui échappaient à chaque fois qu'il tentait de les saisir. Sa veine temporale se mit à nouveau à battre violemment, d'un geste brusque, sous la douleur, il porta sa main vers sa tête. Il avait froid, l'eau était glacée, la musique s'était tue, il

sortit du bain, la peau était fripée sur tout son corps ; machinalement, il s'observa dans la glace, se trouva vieux, un frisson le fit tressaillir, il détourna la tête, saisit une serviette pour se sécher.

Il se servit un scotch bien tassé, alluma un petit cigare, s'enfonça dans un canapé, le regard perdu dans le vide.

Il ne se souvenait plus de la voix d'Alessandra. Par contre, il se souvenait comme si c'était hier du jour où il avait reçu ce faire-part posté d'outre-Atlantique lui annonçant son mariage, il l'avait déchiré et jeté avec rage. Le cendrier qu'elle lui avait offert avait volé en éclats. Face au miroir, il avait crié, les traits enlaidis par un sentiment de trahison plus que par le dépit ou la rage. Au fil des années, il avait acquis la certitude de pouvoir un jour serrer Alessandra dans ses bras, l'embrasser à pleine bouche, lui faire enfin l'amour, passionnément, envisager la vie ensemble sans plus jamais la quitter. Pendant des jours; abattu, il n'avait pensé qu'à ce faire-part, lettre de rupture abrupte d'une histoire qui n'avait jamais eu de commencement. Elle l'avait appelé, s'étonnant de n'avoir pas reçu de réponse, il avait parlé calmement, maîtrisant ses émotions, elle l'avait écouté sans dire un mot, il lui avait demandé de l'oublier, la conversation téléphonique avait duré à peine deux minutes. Elle avait tenu promesse, il n'en n'avait plus jamais entendu parler, il n'avait même pas retenu son nom de mariage.

Michel lorgna le carnet de croquis laissé ouvert sur la

table du salon.

Ils s'étaient connus sur les bancs de la fac, sortaient en boîte jusqu'à point d'heure. Alessandra tempérait ses ardeurs lorsqu'il se montrait trop entreprenant et pourtant, c'était elle qui l'appelait le plus souvent, ils échafaudaient des projets d'avenir, ils projetaient des voyages. Lorsqu'il essayait de l'embrasser, de l'attirer vers lui, elle s'esquivait. Il restait des jours sans nouvelles, puis elle rappelait, lui proposait de sortir manger une pizza, passer une soirée dans un bar à écouter du jazz, il la ramenait au domicile de cet homme plus âgé, qu'il n'avait jamais rencontré et qu'elle ne semblait pas aimer, puis il rentrait chez lui, passait des nuits sans sommeil. Il crevait d'amour pour cette fille qu'il pouvait à peine effleurer. Il essayait de capter son parfum de le conserver le plus longtemps possible sur ses habits, sur ses mains, gardant la fenêtre fermée de la chambre dans laquelle ils avaient passé des heures à réviser leurs cours. Il tentait parfois un geste, n'insistait pas, de peur qu'elle ne revienne plus. Il était désespéré, il ne savait plus quelle attitude adopter lorsqu'il se retrouvait face à elle. Parfois, à la fin d'une soirée, elle se collait contre lui, acceptait quelques gestes un peu plus osés, un baiser volé, une caresse puis se déroba. Le lendemain, elle se comportait comme si rien ne s'était jamais passé. L'été, lorsqu'ils allaient à la piscine, il subissait le supplice de Tantale. Allongée à côté de lui dans l'herbe, quasiment nue, dévoilant au soleil ses

beaux seins arrogants et lourds de jeune femme de vingt ans, à quelques centimètres de son visage, ne gardant qu'un minuscule morceau de tissu cachant l'essentiel. Elle le rendait fou, il passait des nuits entières à gamberger, à tenter de se raisonner, il ne supportait plus cette fuite permanente ; au petit matin il prenait la décision de l'oublier à jamais; au café où ils se retrouvaient avant les cours, son beau sourire, sa présence, son ton jovial faisaient voler en éclats toutes les résolutions de la nuit. Déstabilisé, il tentait sa chance avec d'autres filles, elle revenait opportunément, retissant délicatement les fils du désir par quelques paroles habilement distillées, un geste, une oeillade ou son beau sourire. C'était la seule femme qu'il avait vraiment aimée. Les années passaient, il avait ravalé sa frustration dans l'attente de pouvoir un jour la conquérir. Elle était partie à New York, le temps s'effiloçait, leurs contacts aussi, puis elle s'était mariée. Depuis, il rattrapait le temps perdu, couchait avec des jolies filles, il avait perdu le sens des sentiments amoureux, incapable désormais de les exprimer. Il croyait l'avoir oubliée. Aujourd'hui elle était de retour dans sa vie, sous les traits de cette jeune prostituée.

## CHAPITRE 6

Les premiers froids de cette fin d'automne le saisirent dès la porte de l'immeuble franchie, il hésita à rebrousser chemin pour aller chercher une veste matelassée, y renonça et pressa le pas en direction du bar-tabac où il prenait tous les matins son café noir accompagné d'un croissant. Il avait peu dormi, se contentant habituellement de quelques heures de sommeil. Cette nuit-là, il avait dû somnoler une heure tout au plus sur le canapé du salon. Il avait gambergé jusqu'à l'aube, tentant de se raisonner ; il avait cherché une explication rationnelle là où il n'y en avait pas. Il le savait bien. Les souvenirs remontaient à la surface, d'abord par brides puis en longues vagues de plus en plus précises. Il revivait ces nuits qu'il avait cru appartenir à un passé définitivement enterré, se tournant

et retournant dans son lit, imaginant Alessandra dans les bras de cet homme qui lui donnait accès au monde auquel elle aspirait.

Il avala son café en deux gorgées, racla le sucre caramélisé au fond de la tasse, commanda un deuxième expresso et mordit avec avidité dans le croissant. Il feuilleta sans conviction le journal du matin, le replia lentement et le posa sur la table voisine. Cela faisait bientôt quinze ans qu'il essayait de se débarrasser de ses vieux démons, il croyait avoir réussi, et voilà qu'ils venaient à nouveau le hanter avec l'apparition de cette fille, arpentant le trottoir.

Michel posa quelques pièces de monnaie dans la coupelle en plastique, salua d'un geste machinal la serveuse et se remit en route, slalomant à contre-courant de la foule qui s'échappait par nuées des bouches de métro pour rejoindre les bureaux.

Il poussa sans entrain la porte du cabinet de design, Isabelle était déjà au travail. Impatiente, elle lui laissa à peine le temps de suspendre son blazer :

- On est d'accord pour la forme du flacon du parfum *AVIDE*, ça te convient ?

Il fit un petit geste de lassitude de la main comme pour écarter l'objet de sa vue, se ravisa.

- Je m'en remets à ton jugement féminin.

Elle sourit, satisfaite d'avoir gagnée une bataille. Il revint quand même à la charge.

- En définitive, un flacon de parfum, imitation céramique avec des motifs provençaux, ce n'est pas très original, c'est même banal. Il ressemble aux centaines de contenants pour parfums qui sont régulièrement proposés aux consommatrices. On devrait plancher sur un projet plus sensuel, plus artistique.

- Ne mélangeons pas l'art et le design de produits de consommation. De toute façon, nous n'avons pas le temps de changer un iota à cette campagne.

- On baigne dans le conformisme, putain ! On va y laisser notre âme.

Il avait crié, Isabelle, déstabilisée, tenta de reprendre la main.

- Pour le moment, ne creusons pas la tombe de notre boutique, nos clients se contentent du convenu, offrons-leur du conformisme et on continuera à bien vivre.

Michel ne répondit pas, s'approcha d'une sculpture en bronze, représentant la roue de la vie, il la caressa machinalement. Il avait eu l'occasion de bavarder brièvement avec l'artiste, de philosopher sur la portée symbolique de ses créations ; un homme vivant sans contraintes, libre de sculpter avec pour seule limite son imagination.

- Tu es soucieux ?

- Le rendez-vous de mardi prochain me rend nerveux, je n'ai rencontré cette Florence Dupuis qu'à deux reprises depuis le décès de son père.

- La directrice de la communication m'a dit qu'elle n'était pas facile, elle veut contrôler tous les projets, elle réorganise la boîte au pas de charge, licencie et engage de jeunes loups sortis des grandes écoles sans aucune expérience du terrain.

- C'est bien ce que je craignais, si tu veux mon avis, nous sommes sur un siège éjectable, j'ai intérêt à assurer mardi prochain, ça va être chaud.

Elle avait pâli.

- On ne peut pas se permettre de perdre *Provencia*, ça représente plus de la moitié de notre chiffre d'affaires.

- Ce sera l'occasion de faire autre chose, lâcha-t-il sur le ton de la provocation.

- Quoi ? demanda-t-elle d'une voix angoissée.

Il haussa les épaules.

- Tu réponds toujours par des pirouettes, n'oublie pas que je viens d'investir dans la boîte.

- Je sais, tu te fais trop de soucis.

Elle tenta d'accrocher son regard qui la fuyait.

- J'ai parfois de la peine à te cerner.

- Tu n'es pas la seule, lâcha-t-il d'un ton las.

\* \* \*

La soirée était déprimante, Michel doutait de la qualité du projet de packaging qu'il allait présenter à l'héritière de l'empire industriel *Provencia*. Il avait tenté de se détendre par tous les moyens qu'il connaissait : bain

chaud, sophrologie, cigares, whisky, musique. Il avait zappé sur les voix féminines qu'il écoutait d'habitude : *Ayo, Stacy Kent, Alicia Keys...* Il s'était retrouvé devant la télé à s'abrutir devant une émission qu'il ne regardait, ni n'écoutait. Il n'avait même pas envie de sexe.

Il se leva, se dirigea au fond de l'appartement, poussa la porte d'une chambre, un chevalet occupait le centre de la pièce, des toiles posées à même le sol étaient alignées contre les murs. Il s'approcha du tableau sur lequel il avait encore travaillé quelques jours auparavant, examina de près la texture de la peinture. Il fit la moue, la peinture en séchant n'avait pas rendu l'effet escompté. C'était une question de chimie, de mélange des couleurs et des solvants. Il prit du recul, observa la toile inachevée, il était en proie au doute, une fois de plus, comme toujours.

Il avait l'impression de traverser l'existence en état de lévitation, remettant en question tout ce qu'il entreprenait, fuyant le moment présent, incapable de vivre sereinement. Ce sentiment de bien-être qu'il avait ressenti, en compagnie d'Alessandra, instants privilégiés où les réalités du monde s'effaçaient pour laisser place à une forme de plénitude, peut-être était-ce le bonheur ? Il n'avait plus jamais ressenti cet état si particulier.

Il demeura longtemps face à la peinture, prenant appui alternativement d'un pied sur l'autre, modifiant légèrement l'angle de vue, un index caressant ses lèvres. Il n'avait montré ses recherches sur la peinture qu'à quelques rares

personnes de confiance du monde de l'art. On l'avait encouragé à exposer ses créations, il hésitait, prétendait que ses toiles étaient inachevées, qu'il fallait encore remettre l'ouvrage sur le métier. Il referma doucement la porte de son antre et se resservit un whisky.

Le temps s'était contracté en l'espace de quelques jours, vingt ans depuis leur première rencontre, une éternité durant laquelle il avait l'impression de n'avoir rien construit. L'idée de se tourner vers la peinture le titillait de plus en plus. La perte du contrat *Provencia* pouvait être le bon prétexte pour faire le grand saut.

Il s'assit devant son ordinateur et lança Google. Fébrile, il tapa le nom d'Alessandra Lefevre, son nom de jeune fille. Après une demi-heure passée à lire les réponses affichées, il n'obtint aucun indice. La recherche ne donna rien, Il tenta de la retrouver à travers le site des anciens de la fac, sans succès. Etait-elle encore à New York ? Il essaya encore les réseaux sociaux comme *LinkedIn*, *Facebook*, *Viadeo* ; chou blanc, si seulement il s'était souvenu de son nom de mariage.

Il ouvrit son grand carnet de croquis, feuilleta délicatement les premières pages, observa longuement les portraits, saisit son crayon, rassembla ses souvenirs et, sur une feuille blanche, esquissa la silhouette de la jeune prostituée arpentant le trottoir devant le bar où il passait ses nuits au temps de sa jeunesse.

Il avala un grand verre de whisky et se décida.

## CHAPITRE 7

Michel remontait la rue Saint-Denis, les magasins de fringues bon marché cédaient la place à des sex shops glauques devant lesquels des prostituées tapinaient, il plongea dans la rue Saint-Sauveur. La ruelle était encombrée de véhicules, l'obligeant à marcher sur le trottoir et à frôler une succession de créatures qui lui présentaient leurs plus beaux atours, lui susurrant à l'oreille d'une voix suave tout ce qu'elles se proposaient de lui faire. Des femmes tentaient de le retenir, de l'emmener dans les arrière-cours d'immeuble où elles louaient une chambre à l'heure ou à la journée pour le prix d'un palace cinq étoiles. Elles offraient du sexe brut, un instant d'attention à des hommes en mal d'affection ; il se surprit un instant à penser qu'il proposait exactement la même

chose à des ménagères dans son rôle de concepteur de produits de consommation. Il s'enfonça dans la petite rue et atteignit enfin l'endroit où il l'avait vue la dernière fois. Elle n'était pas là. Il se remit à marcher de plus en plus vite, descendant la rue jusqu'au boulevard, soulagé de retrouver la circulation dense, les klaxons, la puanteur du diesel brûlé. Il reprit avec difficulté son souffle, adossé contre la vitrine d'un magasin d'électronique.

Des tréfonds de son esprit inhibé par l'alcool, l'image floue de la fille s'esquissa à nouveau. Il revint sur ses pas, serpentant entre les clients, apparemment des habitués des lieux, qui faisaient le pied de grue, attendant patiemment que la fille, sur laquelle ils avaient jeté leur dévolu, sorte dans la rue par une porte cochère. Il atteignit à nouveau le renforcement où il l'avait aperçue, il n'y avait personne, il fit comme les autres hommes, se choisit un poste d'observation à bonne distance des prostituées alignées sur le trottoir et attendit ; le froid engourdisait ses membres, l'alcool le maintenait dans une douce plénitude qui lui épargnait de raisonner, sa vue se brouillait.

La vie dans cette rue semblait échapper au temps ; à travers les vapeurs éthérées du whisky qui engourdisaient son esprit, soudain, il l'aperçut. Elle était là, sur le trottoir d'en face, silhouette blanche dans la nuit, tapie dans l'encoignure d'une porte, on la distinguait à peine.

Elle ne le voyait pas, il l'observa quelques minutes, elle

bougait à peine, les clients potentiels défilaient devant elle, elle ne se donnait aucun mal pour les alpaguer, elle attendait.

Il ne distinguait pas ses traits, juste une ombre, une forme diffuse, elle portait le grand imperméable de toile cirée, de longues bottes noires qui rehaussaient sa frêle silhouette, une poupée fragile.

Il se décida enfin à traverser la rue, elle l'aperçut, lui sourit, il resta planté devant elle, il distinguait mal les contours de son visage.

- Bonsoir, amour.

Il ne s'attendait pas à cette intonation de voix, cet accent créole.

Il ne réagit pas.

- 50 euros la pipe, 100 l'amour.

A travers les pans largement ouverts de son imperméable, il entrevit sa poitrine nue, juste soutenue par un bustier échancré ; personne ne les voyait, ils étaient seuls dans la pénombre du renforcement.

Il leva la main, la paume ouverte.

- Non !

Son visage se figea, un sourire suspendu, ses yeux en amande, écarquillés.

- Je ne te plais pas.

- Euh... Si, ce n'est pas ça.

Ils s'observèrent en silence.

- Mais tu veux quoi, chéri ?



Le mot chéri lui donna envie de fuir.

- Euh... Rien.

- Désolée, si je ne peux rien pour toi.

Une certaine ironie pointait dans sa réponse.

Elle repoussa délicatement une mèche qui s'évertuait à lui barrer le visage.

Elle s'éloigna, marcha quelques mètres en direction du *The Blue Moon Bar*. Il resta planté, l'observant, elle ouvrit la porte, jeta un bref regard dans sa direction avant d'entrer, il était paralysé.

Il resta de longues minutes, immobile, les yeux braqués sur la porte du bar. Le ballet de silhouettes glissant le long des façades se poursuivait en silence.

Michel se surprit à pousser la porte du bar, il faisait sombre, il se dirigea vers le zinc ; sur la petite estrade au fond de la salle, une danseuse se trémoussait lascivement, seins nus, un minuscule string noué sur les côtés. Le sourire figé de la fille trahissait un ennui mortel.

A intervalles irréguliers, lors de nuits d'insomnie ou après avoir quitté une fille, il venait roder dans le quartier, sorte de pèlerinage nostalgique, buvait un verre, accoudé au bar ; les entraîneuses avaient remplacé les musiciens ; de temps en temps, un groupe se produisait encore. L'établissement vivotait, la concurrence était rude, le quartier avait perdu son âme, il était devenu un lieu interlope lié à la prostitution plus ou moins ouverte. Il ne restait qu'un pianiste martyrisant son instrument, les

filles tournaient dans la salle aux trois quarts vide. Elles le laissaient tranquille, installé au bout du bar, face à son verre.

L'atmosphère surchauffée et moite des fins de nuit, dans laquelle Alessandra et lui avaient passé des heures, s'était dissipée depuis longtemps. Restaient les souvenirs, ceux de deux jeunes gens harassés et suants après avoir dansé, les corps quasiment fusionnés ; accoudés au bar, les mains se frôlaient, un sein lourd s'appuyait sur son bras, les visages à quelques millimètres l'un de l'autre pour tenter de se parler, la musique assourdissante ; ils se souriaient, son parfum l'envoûtait.

Alessandra était partie aux Etats-Unis, le bar avait fait faillite suite à une affaire glauque liée au milieu, sa mère était morte d'un cancer, elle avait perdu son dernier lien avec Paris.

Les yeux de Michel s'étaient maintenant habitués à la pénombre, il aperçut la jeune eurasienne, assise au bout du bar. De temps en temps, l'éclat d'une boule à facette jetait une lumière blanche, fugace sur son visage, un verre posé devant elle ; elle lorgnait dans sa direction, il détourna la tête, quelques couples étaient assis dans la salle, un seau à champagne posé sur la table. Il observa un homme, alpagué par une entraîneuse qui se laissait complaisamment peloter un sein ou une cuisse contre une nouvelle coupe de champagne.

La fille était toujours assise au bar, impassible, face